



Instruments médicaux, utilisés pour les actes chirurgicaux pratiqués par les anciens égyptiens :
scalpels, ciseaux, spatules, petits crochets, forceps, ... Kom Ombo, Haute-Égypte.

❑ Contribution à l'étude de l'histoire de la médecine depuis l'Antiquité

Dialo DIOP

Résumé : Remontant aux origines réelles de la médecine humaine, l'auteur retrace les grandes étapes de son évolution de l'Antiquité à nos jours. Dans cette première partie, il propose une révision radicale de l'orthodoxie historiographique de cette discipline. En s'appuyant sur un ensemble de données tant factuelles que textuelles et d'ordre aussi bien historique, clinique et thérapeutique qu'archéologique ou linguistique, il confirme le rôle pionnier des praticiens africains dans la naissance et le développement de la médecine antique.

Abstract: **Contribution to the Study of Medicine History since Antiquity.** In this article, the author, starting from the actual origins of medical science, retraces the major steps in its evolution from antiquity to the present. Part one, here presented, offers a radical revision of orthodox historiographical approaches to the discipline. Using an array of carefully researched data drawn from historical texts, clinical and therapeutic practices, archaeology and linguistics, Dr. Dialo Diop confirms the evidence of history—that in the development of medicine in antiquity, African practitioners were world pioneers.

1. Introduction

Dans son ultime article, publié en 1984 dans le cadre du Colloque « **Philosophie, Science et Religion** »¹, Cheikh Anta Diop suggérait aux philosophes africains de s'atteler notamment à « la réécriture de l'histoire de la philosophie, surtout celle des débuts dans l'Antiquité ».

L'intérêt et la pertinence de cette recommandation ne se bornent pas à la seule philosophie, son champ de validité englobant au fond tous les domaines de la connaissance. Aussi, nous proposons-nous ici de l'extrapoler à la médecine, définie comme un art et une science dont l'objet est de reconnaître et de traiter les affections du corps et de l'esprit humains.

Cette discipline aujourd'hui immense, où savoir et savoir-faire sont indissociables, porte sur une aptitude morphologique et sociale caractéristique de notre espèce, au même titre que la bipédie, le langage articulé et l'écriture.

Il s'agit d'un savoir pratique et théorique constitué graduellement au fil du temps, d'abord empiriquement par les chasseurs-cueilleurs mus par le simple instinct de survie, ensuite de

¹ Cheikh Anta Diop, in *Sciences et Philosophie*. Textes 1960-1986, Dakar, IFAN-Ch. A. Diop, 2007, pp. 163-190. Textes réunis et publiés par Cheikh M'Backé Diop.

façon à la fois empirique et plus méthodique avec la révolution néolithique marquée par la domestication des plantes et des bêtes.

C'est l'avènement de l'agriculture et de l'élevage, générateurs de surplus, qui va engendrer de nouveaux besoins de conservation et de transformation des produits végétaux et animaux à des fins d'alimentation certes, (naissance de l'art culinaire) mais aussi d'habillement ou d'habitation. D'une manière générale, ce sont les contraintes liées à la survie et à la reproduction des groupes formant la première humanité qui vont conduire, par hasard ou par nécessité, à la découverte des propriétés physiques (utiles ou nuisibles) et des vertus chimiques (stimulantes ou inhibitrices) de nombreux composés naturels ou dérivés, d'origine minérale, animale et végétale.

Un processus analogue aboutira à la mise au point de divers procédés, instruments ou produits susceptibles de soigner une plaie, calmer une douleur, réduire et immobiliser une fracture, ou encore de traiter une morsure de serpent en forêt et une piqûre de scorpion dans le désert...

Bref, si telles furent bien les conditions initiales qui ont présidé à l'apparition et au développement de la médecine humaine et vétérinaire primitive, il est alors parfaitement naturel et rigoureusement logique que l'Afrique, désormais unanimement reconnue comme le berceau de l'humanité, en ait été le foyer de départ. À l'image d'*Homo sapiens sapiens* apparu voici cent à deux cent mille ans, qui a proliféré sur place durant les âges géologiques et préhistoriques avant de quitter le continent-mère pour aller peupler le reste de la Terre, c'est le long de la vallée du Nil, depuis ses sources en Ouganda et en Éthiopie, dans la région des Grands Lacs, jusqu'au delta méditerranéen, que l'on retrouve les traces indélébiles, parce qu'incrustées dans la pierre, de la première grande civilisation humaine de l'Antiquité. Il n'est donc pas surprenant d'y trouver également les attestations les plus anciennes, consignées sur papyrus, d'une pratique médico-chirurgicale structurée.

Le génial déchiffreur des hiéroglyphes, **Jean-François Champollion** dit « l'Égyptien » (1790 - 1832) ne se plaisait-il pas à rappeler à ses aînés et pairs, (sinologue, hébraïsant, helléniste, latiniste, hindouiste et autres arabisants), de *l'École Spéciale des Langues orientales* ou du *Collège de France*, qu'il était en réalité et leur doyen et leur instructeur en tous arts, toute science et toute religion ?

2. Un panorama de la médecine dans l'antiquité africaine

Or, l'étude de *l'historiographie médico-pharmaceutique* dite classique, - qu'il s'agisse d'ouvrages d'érudition, d'articles de vulgarisation, de manuels de formation plus ou moins spécialisés et d'expositions réelles ou virtuelles destinées au grand public -, présente à partir de l'Antiquité une "généalogie" qui, tout en admettant la préexistence d'une « médecine primitive puis archaïque, d'essence magico-religieuse » non européenne, situe invariablement la naissance de la "médecine rationnelle" en Grèce. Celle-ci se distinguerait qualitativement de celle-là par le rejet des mythes et de la spéculation métaphysique dans l'art de guérir et l'apparition des prémisses d'une « théorie médicale scientifique »².

Hippocrate de Cos (vers 450-360 av. notre ère) et **Galien de Pergame** (131-201 A.D.) seraient les figures emblématiques de cette « nouvelle doctrine indiscutablement positive » pour la médecine et l'anatomie-physiologie respectivement. Dans le cadre de cette

² Charles Lichtenhaeler, *Histoire de la Médecine*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1978.

schématisation clairement européocentrique, à la suite de l'antiquité gréco-romaine et abstraction faite des « ethnomédecines » orientales (de la Mésopotamie à la Chine) ou amérindiennes et caribéennes, considérées comme relevant toutes de "l'archéologie de la médecine", les grandes étapes ayant marqué l'évolution de la discipline, depuis le fameux "miracle grec" prétendument fondateur, seraient les suivantes :

1. La médecine du *Moyen-Âge* méditerranéen : représentée successivement par la médecine byzantine chrétienne (330-1453), la médecine arabo-musulmane (632-1258) et la médecine scolastique (1100-1400) ;
2. La médecine de la *Renaissance* et des *Lumières* : dominée par la découverte du corps humain par les anatomistes, la conversion anatomo-clinique et la naissance de l'humanisme médical avec ses divers courants de pensée (1500-1800) ;
3. La médecine moderne : marquée notamment par l'avènement de la révolution expérimentale de **Magendie** au XIX^{ème} siècle, la découverte des rayons X et l'invention du microscope. Ces nombreuses avancées conduisent au développement de la médecine hospitalière et de laboratoire, ainsi qu'aux débuts de la prévention ;
4. La médecine scientifique du futur : liée à l'explosion des connaissances et techniques biomédicales à partir du milieu du XX^{ème} siècle, elle tend vers une médecine prédictive mais est caractérisée par une double crise des valeurs éthiques dans la profession et des structures des systèmes de santé publique et privée.³

Une telle périodisation, outre son caractère conventionnel et arbitraire, présente l'inconvénient de restreindre son champ d'investigation au monde dit indo-européen et sémitique, excluant ainsi de la rationalité médicale la majeure partie de l'humanité. La seule dérogation à cet exclusivisme culturel n'est accordée habituellement qu'à la médecine chinoise, dont l'ancienneté et surtout l'hétérodoxie des conceptions physiopathologiques (l'harmonie du *Tao* entre le *Yin* et le *Yang*, par exemple) et l'originalité de techniques comme l'anesthésie par acupuncture, ont forcé, en quelque sorte, le respect de l'Occident. D'autant plus que c'est par la résurrection d'antiques traités de pharmacopée que des chercheurs Chinois d'aujourd'hui ont redécouvert le *Ginqaoshu*, une plante médicinale traditionnelle qui est devenue, sous le nom d'*artémisinine*, la drogue de référence dans le traitement du paludisme, recommandée par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). D'où l'impossibilité désormais de rejeter la Chine hors du "logos" médico-pharmaceutique mondial..., contrairement à la médecine ayurvédique de l'Inde, entre autres⁴.

Quoi qu'il en soit, notre propos ici est de réexaminer, brièvement, le processus réel de la naissance et du développement du savoir médico-chirurgical et pharmaceutique, à travers les âges et dans le but d'en retirer d'éventuels enseignements pour l'avenir du genre humain. Si l'on saute l'étape préhistorique, déjà esquissée dans l'introduction, pour aborder directement l'*Antiquité*, on tombe d'abord évidemment sur la civilisation égypto-nubienne prédynastique puis pharaonique, reconnue comme le « berceau de toute science et de toute sagesse » par tous les érudits de l'époque, pour lesquels le voyage initiatique dans la vallée du Nil était un passage obligé du cursus de formation.

³ Voir notamment *Encyclopedia Universalis*, vol. 10 : *Médecine-Histoire*, p. 683 ; *Wikipedia* ; ainsi que Jean-Charles Sournia, *Histoire de la Médecine*, Paris, Éditions La Découverte, 1997.

⁴ Toute règle ayant ses exceptions, citons l'excellent ouvrage de Claudine Brelet : *Médecines du Monde*, Robert Laffont 2002, qui commence par « les médecines africaines » pour finir sur « les médecines amérindiennes », conformément à la véritable séquence spatio-temporelle du peuplement de la Terre.

Notons que l'avènement de la Première dynastie (3100-2890 av. notre ère) consacre l'unification de la Haute et de la Basse-Égypte et que le Grec **Homère** (800-701 av. notre ère), auteur de l'*Illiade* et l'*Odyssée*, présenté comme le premier "esprit occidental" ayant servi de trait d'union entre "médecine orientale archaïque" et "médecine rationnelle hippocratique", a décrit l'Égypte comme une « *terre féconde qui produit en abondance des drogues, les unes salutaires, les autres nuisibles, et où les médecins l'emportent en habileté sur tous les autres hommes* » (*Odyssée*), selon **Gustave Lefebvre**⁵.

Bien entendu, il en était de même dans le domaine médical comme en attestent les diverses sources directes et indirectes, écrites ou archéologiques, parvenues jusqu'à nous, cinq à six mille ans plus tard. Ceci, en dépit de pertes irréparables et de destructions massives, consécutives aux guerres civiles, invasions et occupations étrangères successives (assyrienne, perse, grecque, romaine, arabe, turque ottomane, française, britannique etc.), autant qu'aux vols et pillages au long cours des profanateurs de tombe et de temple, en tous genres.

Conformément à la méthode préconisée par le fondateur de l'École africaine d'Égyptologie, **Cheikh Anta Diop**, dont la clé est la connaissance directe par un accès critique autonome aux documents et matériaux originaux, il convient de procéder d'abord à un inventaire, même sommaire, des données disponibles datant de cette période séminale et cardinale de l'histoire de l'humanité.

L'on est d'emblée frappé par l'abondance et la diversité des sources résiduelles. À commencer par la douzaine de *papyri* médicaux majeurs, traduits en allemand, anglais et français principalement, et donc accessibles désormais au public non spécialisé. Il s'agit là vraisemblablement des seuls textes conservés d'une sorte d'encyclopédie du savoir antique égyptien, dont **Clément d'Alexandrie** (II^{ème} siècle *Anno Domini*) nous apprend qu'elle comprenait quarante-deux (42) volumes ; les six derniers, consacrés à la médecine, ayant respectivement pour titre : la structure du corps, les maladies, les instruments des médecins, les remèdes, les yeux et leurs affections et enfin, les maladies des femmes. Un inestimable patrimoine scientifique de l'humanité, vraisemblablement perdu à jamais.

Il importe de savoir, par ailleurs, que la recension la plus exhaustive des manuscrits antiques égyptiens d'intérêt médical ayant survécu aux outrages du temps et des humains a été établie par l'*École allemande d'Égyptologie*. Elle est constituée de onze (11) volumes publiés exclusivement en version allemande, entre 1954 et 1973, par l'*Akademie-Verlag* de Berlin, sous le titre *Gründriss der Medizin der alten Ägypter* par **H. Grapow**, **H. von Deines** et **W. Westendorf** (« *Aperçu de la médecine des anciens Égyptiens* »). Mais, il apparaît que le seul et unique volume de cette collection de référence (volume IV, 1) qui ait été traduit en anglais, par les soins de **P. Ghalioungui** et depuis 1987, quoique déjà imprimé, relié et même préfacé par **W. Westendorf** en personne, n'a finalement jamais été mis en circulation ...

Or, qu'il s'agisse du *Papyrus Ebers*, « première encyclopédie médicale » selon **Théophile Obenga**, traitant de médecine générale et de chirurgie, du *Papyrus chirurgical Edwin Smith*, du *Papyrus gynécologique de Kahun*, ou qu'il s'agisse des *Papyri du Ramesseum*, ophtalmique et pédiatrique, et du *Papyrus de Brooklyn*, relatif aux morsures de serpent (mais non encore traduit en anglais), l'ensemble de ces textes partage trois traits caractéristiques : bien qu'aucun des auteurs africains *princeps* ou copiste n'ait signé son

⁵ Gustave Lefebvre, *Essai sur la médecine égyptienne de l'époque pharaonique*, Paris, PUF, 1956.

manuscrit, tous portent cependant des noms de propriétaires d'origine européenne ou américaine, et sont conservés au sein d'institutions situées en Occident.

Tous sont également des copies incomplètes, certes datées du Moyen et du Nouvel Empire au plus tôt et jusqu'à la Basse Époque (de 1820 à 300 av. notre ère), mais que les scribes eux-mêmes présentent comme des copies de copies d'originaux remontant souvent à l'Ancien Empire (vers -2686 -2181 av. notre ère).

Tous, enfin, (à l'exception notable du premier d'entre eux, celui d'**Ebers**, dont la version allemande fut publiée en 1890) n'ont été traduits qu'au cours du XX^{ème} siècle et donnent encore lieu à des interprétations divergentes, en partie liées aux difficultés inhérentes à toute traduction d'une langue morte.

Nous reviendrons plus loin sur le contenu clinique et thérapeutique de ces véritables manuels à l'usage du praticien antique.

En dehors des autres sources écrites, telles que les inscriptions gravées sur les monuments, stèles, bois et autres ostracons, qui fournissent parfois des indications d'intérêt médical (portant sur la circoncision, diverses infirmités et pathologies, ou l'embaumement...), il existe également des informations détaillées sur le corps médical, notamment des tables nominatives, avec titres et fonctions des médecins les plus réputés, y compris des femmes, sans discontinuité depuis l'époque dynastique précoce (3100 -2686 av. notre ère) jusqu'à la période tardive des dynasties étrangères, saïte et perse (664 -404 av. notre ère).

Outre le métier de chirurgien vétérinaire, l'existence des diverses professions paramédicales est aussi avérée avec des pharmaciens, infirmiers, sages-femmes, panseuses, physiothérapeutes etc.

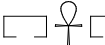
Parmi les médecins, l'on peut distinguer le praticien conventionnel  *swnw* (*swnw*) avec ses grades de chef  *wr* (*wer*), d'inspecteur  *shd* (*shedj*), de superviseur  *imy-r* (*imy-ra*), d'administrateur  *hrp* (*kherep*) et d'autorité  *hry* (*hery*), des chirurgiens ou prêtres (*wab*) de Sekhmet  *wꜥb-shmt* ainsi que des guérisseurs /magiciens  *sꜣw* (*saw*).

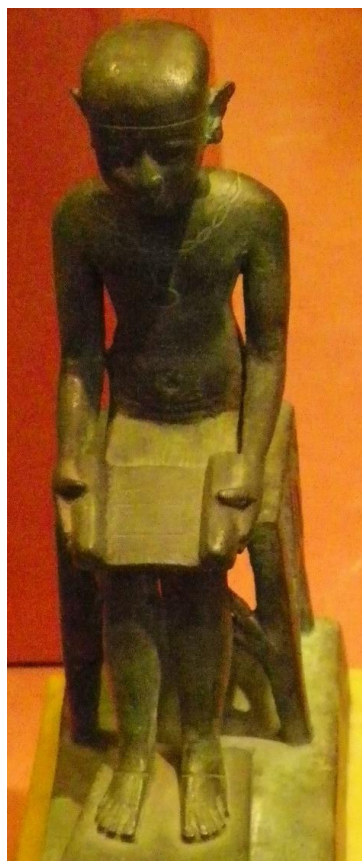
Il convient cependant de s'arrêter sur le personnage d'**Imhotep** (« *Celui qui vient en paix* ») de Memphis, capitale de l'Ancien Empire, contemporain du pharaon **Djozer**, (III^{ème} dynastie, vers -2980 av. notre ère) dont il fut le Grand Chancelier ou Grand Vizir.

Personnalité hors du commun, réputée tout à la fois comme scribe, prêtre, astronome et architecte, bâtisseur de la mère pyramide, la fameuse pyramide à degrés de Sakkarah, il est surtout reconnu comme médecin à la renommée légendaire, au point qu'il sera vénéré à partir de la IV^{ème} dynastie, d'abord comme un "demi-dieu" sous les Moyen et Nouvel Empires (vers 2040 – 1069 av. notre ère), avant de finir divinisé comme authentique "Dieu de la médecine" et fils de **Ptah**, à la Basse Époque (664 – 343 av. notre ère).

Sir William Osler l'a célébré en ces termes: « *the first figure of a physician to stand out clearly from the mists of antiquity* » (1923) [la première figure de médecin à émerger clairement des brumes de l'antiquité].

Plusieurs temples seront érigés à sa gloire à l'époque ptolémaïque, dont le principal se trouve sur l'île de Philae, tandis que la Grèce puis la Rome classiques hériteront telle quelle de cette divinité africaine, se bornant à la rebaptiser **Asklepios/ Aesculapius/Esculape**.

Quant à son école ou « maison de vie »  *pr-^hnh* (*per ankh*) sise à Memphis, elle deviendra un centre de formation abondamment fréquenté, à plus de deux millénaires de distance, par de nombreux étudiants/stagiaires étrangers, grecs en particulier, dont **Hippocrate** et **Galien**, parmi tant d'autres...⁶



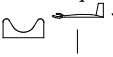
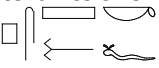
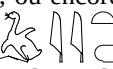
Le savant polyvalent Imhotep , “Il vient en paix”. Vers 2780 avant notre ère, III^{ème} dynastie, Il a occupé de hautes fonctions étatiques sous le règne du pharaon **Djoser**. Il est le premier médecin connu de l'humanité. (*Musée du Louvre*, statuette d'époque tardive).

Signalons toutefois que, selon le prêtre égyptien **Manethon d'Alexandrie**, (III^{ème} siècle av. notre ère) qui a rédigé en grec une “Histoire de l'Égypte” pour les Grecs, il a existé d'autres médecins légendaires dont l'un, au moins, aurait précédé **Imhotep** : il s'agit du pharaon **Djer/Athotis** de la 1^{ère} dynastie (- 3000 av. ère) qui aurait été anatomiste et médecin⁷.

⁶ Jamieson B. Hurry M.A., *Imhotep: The Egyptian God of Medicine*, Oxford, 1926, Ares Publishers, reprint, 1987.

⁷ Voir John F. Nunn, *Ancient Egyptian Medicine*, British Museum Press, 1996. Thierry Bardinet, *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Fayard, 1995.

Passons sur les informations de paléo-pathologie fournies par l'étude morphologique ou moléculaire des momies pour en venir aux sources matérielles non écrites, c'est-à-dire aux instruments médico-chirurgicaux existant à l'époque, avant d'aborder la pharmacopée et les drogues utilisées en thérapeutique humaine. En l'absence de survivance de manuels techniques d'anatomie ou de chirurgie en hiéroglyphique, et au-delà des indications à caractère chirurgical consignées dans les *papyri* médicaux ou fixées sur les stèles des monuments funéraires et religieux de l'ère pharaonique, force est de se rabattre sur les pièces archéologiques rescapées de la destruction par pillages répétés ou usure du temps⁸.

Ainsi, les actes chirurgicaux fréquemment mentionnés dans les *papyri* sous le nom de « traitement au couteau »  *dw* (*dw*) étaient réalisés à l'aide de divers outils, retrouvés lors de fouilles qui ont mis au jour des lames en silex taillé (*des*) remontant à l'époque nagadienne prédynastique, des couteaux  *psš-kf* (*pesesh-kaf*) et rasoirs métalliques  *hpt* (*khepet*) en cuivre, puis en fer, datant respectivement des Ancien et Nouvel Empires, avec des manches en ivoire, bois ou métal ; ou encore des épingles, aiguilles avec ou sans chas, des pinces (*hemehw*) et pincettes  *tchayt* (*tchayt*), aussi bien que des stylets simples ou avec cuilleron et des sondes-stylets à extrémités variables, des curettes, des spatules, des écarteurs de toute taille simples ou doubles à pales. Ainsi que des lames spatulées avec écarteurs et donc multifonction car «pouvant combiner le rôle de lame, de spatule, d'écarteur, de dissecteur, de sonde cannelée et parfois de crochet »... La simple comparaison de certaines de ces pièces avec leurs équivalents contemporains comme les bistouris par exemple est édifiante.

S'il est bien connu que la circoncision masculine ou l'excision féminine, l'embaumement et la momification humaine et animale étaient de pratique courante dans l'Égypto-Nubie antique, l'on sait moins que la dissection, la trépanation et sans doute la trachéotomie, le parage, la suture et le pansement des plaies, la réduction orthopédique des fractures des membres et des luxations des articulations y étaient également maîtrisées par les praticiens de l'époque.

Il convient de rappeler ici la palette d'outils incrustés dans la paroi du temple de *Kom Ombo* et attribués à la période romaine, ou de détailler les divers instruments, ingrédients, drogues et autres accessoires indispensables à l'exécution correcte de telles opérations, qui ont valu à cette médecine africaine ancienne un prestige et une gloire millénaires. N'est-ce pas le Grec **Homère** (800 – 701 av. notre ère) qui, bien avant **Hérodote**, décrivait l'Égypte comme le pays « où les médecins sont les premiers savants du monde » (*L'Illiade* et *L'Odyssée*) ?

En ce qui concerne la pharmacopée égyptienne, son abondance et sa variété tant végétale que minérale et animale restent difficiles à apprécier de nos jours, à cause non seulement de la perte des données matérielles et textuelles, mais aussi des gros obstacles que posent la traduction et l'identification exactes des produits désignés avec leurs indications thérapeutiques, du fait de leur occurrence unique dans les seuls *papyri* médico-chirurgicaux.

⁸ Jean Richard-Alain, *La chirurgie en Égypte ancienne. A propos des instruments médico-chirurgicaux métalliques égyptiens conservés au Musée du Louvre*, Éditions Cybèle, 2012.

Toujours est-il que la liste des nombreux aliments (oignon, ail, miel etc.) et drogues (cannabis, *mandragore*, opium etc.) provenant des trois règnes naturels, et à usage domestique et/ou pharmaceutique, reste impressionnante. Ainsi, quatre cents (400) noms de drogues figurent dans le seul **Papyrus Ebers** sur un total de cinq cents (500) produits tirés de l'étude de **Grapow**.⁹

Parmi les cent soixante (160) extraits de végétaux supérieurs, à peine le cinquième (20%) a pu être identifié avec certitude, dont plusieurs, à l'efficacité thérapeutique avérée, sont encore en usage aujourd'hui. D'où l'intérêt évident d'un inventaire analytique et comparatif avec la pharmacopée utilisée par les tradi-praticiens africains contemporains¹⁰. Même si, il faut en convenir au vu des documents disponibles, la plupart de ces traitements médicamenteux étaient à visée symptomatique plus qu'étiologique. Selon les voies d'administration et les dosages préconisés, certaines préparations médicinales comme les antalgiques, antiseptiques, sédatifs et euphorisants, avaient un effet général sur l'organisme, tandis que d'autres recherchaient une action strictement locale, notamment en ophtalmologie, gastro-entérologie et dermatologie.

Toutefois, la plupart de ces prescriptions s'accompagnaient de formules et d'incantations à caractère magique ou religieux, en particulier dans la conduite à tenir face aux brûlures et morsures de serpent, sur lesquelles nous reviendrons à propos du **Papyrus de Brooklyn**.

Il importe en outre de signaler que la masse de connaissances médicales accumulées dès l'Ancien Empire avait rendu nécessaire la spécialisation des praticiens égyptiens, entraînant l'apparition de disciplines nouvelles dont la multiplicité, constatée deux mille ans plus tard par **Hérodote** (vers 480-420 av. notre ère), va tromper la perspicacité du "père de l'histoire" qui ira jusqu'à écrire : « *Ils divisent la pratique médicale en parties séparées, chaque médecin n'étant responsable du traitement que d'une seule maladie. Il y a par conséquent un nombre incalculable de médecins, spécialistes des maladies des yeux ou de la tête pour les uns, des dents ou du ventre, ou encore des maladies d'origine incertaine pour d'autres.* » (**Thucydide**)

Mentionnons, à titre d'illustration, la technique de diagnostic précoce de grossesse ou de stérilité du **Papyrus gynéco-obstétrical de Kahun** (XII^{ème} dynastie : 1850 av. notre ère) reprise mot pour mot dans le **Papyrus Carlsberg** n° VIII (XX^{ème} dynastie : vers 1200 av. notre ère), puis tel quel par **Hippocrate** : « *Moyen de distinguer une femme qui enfantera d'une femme qui n'enfantera pas : tu feras qu'une gousse d'ail humectée passe la nuit jusqu'à l'aube dans sa chair/son vagin (iwf). Si l'odeur de l'ail passe dans sa bouche, elle enfantera. Si elle ne passe pas, elle n'enfantera jamais.* »

Une autre méthode, enrichie du pronostic du sexe de l'enfant à naître, est préconisée dans le **Papyrus de Berlin** (XIX^{ème} dynastie : 1305-1205 av. notre ère) : « *Tu placeras de l'orge et du blé (dans deux sacs de toile) que la femme arrosera de son urine chaque jour, pareillement des dattes et du sable dans les deux sacs. Si (l'orge et le blé) germent tous deux, elle enfantera. Si c'est l'orge qui germe (la première), ce sera un garçon ; si c'est le blé qui germe (le premier), ce sera une fille. S'ils ne germent (ni l'un ni l'autre), elle n'enfantera pas.* »

Signalons la position accroupie sur deux briques pour l'accouchement ou la contraception mécanique par dispositif intra-vaginal, ou encore le dentiste (*ibhy*), dont le rôle, surtout

⁹ Bruno Halioua, *La médecine au temps des pharaons*, Pais, Éditions Liana Levi, 2002.

¹⁰ Dominique Traoré, *Médecine et magie africaines*, Paris, Dakar, Présence Africaine, 2009.

préventif, imposait parfois des extractions de dents cariées, la cure d'abcès dentaires ou des soins du parodonte.

Quant aux cas particuliers des envenimations par morsure de serpent ou piquûre de scorpion, ils font l'objet d'un papyrus spécifique, celui dit de Brooklyn, le dernier manuscrit médical à avoir été retrouvé, malheureusement amputé de ses segments initial et final. Bien que daté de la XXX^{ème} dynastie (380-343 av. notre ère), mais copié en hiératique (la langue du clergé) l'original remonte en réalité au pharaon **Pepy II** de la VI^{ème} dynastie de l'Ancien Empire. Il a été publié avec sa traduction française en 1989 seulement par **Serge Sauneron**, à titre posthume.

Conçu à l'usage non pas des  *swnw*, ni des *wab* de **Sekhmet**  *w^cb-s^hmt*, mais plutôt des conjurateurs ou *kheryp* de **Serket**, il comprend trois parties qui s'ouvrent sur une description sommaire permettant l'identification de trente-huit (38) espèces de serpents (dont les treize premiers ont été perdus dans le fragment de début), avec l'effet clinique de la morsure ; puis vient l'énoncé du pronostic léthal ou non léthal, avec le nom de la divinité associée, avant d'indiquer, le cas échéant, le traitement approprié ! Sauf pour la conduite à tenir face à une piquûre de scorpion qui, annoncée dans le texte, a malencontreusement disparu avec la partie finale manquante... Notons au passage que la vérification des diagnostics d'espèces de **Serge Sauneron**, qui n'était ni médecin ni zoologiste, par **David Warrell**, professeur de *Médecine Tropicale et de Maladies Infectieuses* à Oxford, n'aboutit pas à des résultats parfaitement concordants, selon le **Dr Nunn**, qui fait état d'une communication personnelle de 1994¹¹.

Toujours dans la vallée du Nil, une étude américaine parue dans *American Journal of Physical Anthropology* en septembre 2010¹², a montré qu'il y a 2000 ans les Nubiens consommaient de la bière qui contenait un **antibiotique** la **tetracycline** en dose importante. Les quantités relevées indiquent que cette absorption se faisait en connaissance de cause, c'est-à-dire que les Nubiens de cette époque savaient comment combattre les infections. La pénicilline a été découverte en 1928, par **Alexander Fleming**, date à partir de laquelle les antibiotiques ont été de plus en plus utilisés dans la pratique médicale contemporaine.

3. Examen du *Papyrus Edwin Smith*

Il reste que, pour prendre l'exacte mesure de l'état d'avancement de l'art médical dans l'Egypto-Nubie de l'ère pharaonique, il convient d'examiner dans le détail au moins l'un des manuscrits originaux de l'époque : il s'agit du célèbre *Papyrus chirurgical dit Edwin Smith*. Ce choix, nullement arbitraire, s'explique pour plusieurs raisons. D'abord, pour son évidente valeur scientifique intrinsèque ; ensuite, pour son intérêt historique qui couvre à la fois la haute Antiquité et les Temps modernes ; et enfin, pour sa portée épistémologique et symbolique.

¹¹ *op. cit.*, p. 185

¹² Mark L. Nelson, Andrew Dinardo, Jeffery Hochberg, Georges J. Armelagos, *American Journal of Physical Anthropology* "Mass spectroscopic characterization of tetracycline in the skeletal remains of an ancient population from Sudanese Nubia 350-550 CE", Volume 143, Issue 1, pp. 151-154, September 2010.

3.1. Remarques préliminaires

Quelques rappels préliminaires s'imposent, avant d'aborder les cas cliniques proprement dits :

- Trouvé entre les jambes d'une momie de la nécropole thébaine en même temps que le **Papyrus Ebers** et, vraisemblablement, le *Papyrus mathématique Rhind*, ce rouleau de dix-sept pages (377 lignes) au recto et de cinq pages (92 lignes) au verso, (la première page étant manquante), calligraphié en hiératique (encre noire et rouge) par un seul et même scribe avec des gloses explicatives, a été acheté à Louxor en 1862 par l'américain **Edwin Smith**, (1822-1906) auprès de **Moustapha Agha**, commerçant égyptien et agent consulaire. A la mort de l'acquéreur, sa fille a présenté le manuscrit à la *Société d'Histoire de New York* qui, à son tour, l'a cédé en 1948 à l'*Académie de Médecine de New York*, où il se trouve encore de nos jours.
- Daté de 1550 av. notre ère environ, parce qu'écrit en égyptien du Moyen Empire, l'original est estimé remonter, selon le **Dr James H. Breasted**, Directeur de l'*Institut Oriental de Chicago*, à la IV^{ème} dynastie de l'Ancien Empire (vers 2900-2750 av. notre ère). Ce dernier a édité et publié, en 1930, un *facsimile* du texte hiératique intégral avec la translittération en hiéroglyphique et la traduction en anglais, accompagnés d'une préface, d'une note explicative générale (à l'intention des médecins et autres lecteurs non égyptologues) et d'un commentaire. Une publication en deux grands volumes qu'il est possible d'acquérir à la librairie de l'*Université de Chicago* et qui montre qu'il s'agit bien d'un manuel d'instruction  *ss3w (shesaw)* et non d'un simple recueil de remèdes  *phrt (pekhret)*.
- Même s'il est incomplet, (le copiste s'étant arrêté au premier cas d'atteinte de la colonne vertébrale, après avoir achevé les lésions du thorax, laissant un blanc pour passer au verso et aborder une tout autre matière...!), le **Papyrus Chirurgical Edwin Smith** rassemble quarante-huit (48) cas de lésions traumatiques le plus souvent, en allant systématiquement de la tête aux pieds et présentés de manière stéréotypée selon le plan suivant : a) le titre ou descriptif du cas ; b) l'examen clinique ; c) le diagnostic et le pronostic ; d) le traitement, s'il y a lieu. D'où la frustration exprimée par le **Dr Breasted**, (n'étant pas médecin, il a dû recourir aux avis techniques du **Dr Arno B. Luckhardt**) en soulignant la perte irréversible que représente l'absence des parties suivantes du manuel, qui devaient sans doute aborder les lésions internes des organes digestifs et respiratoires.
- Enfin, il faut savoir que c'est en 1920 que le **Dr Breasted** a vu pour la première fois ce « magnifique papyrus manuscrit », et en 1930 seulement qu'est parue la magistrale édition qui nous sert ici de référence. Il en a cependant publié deux éditions préliminaires dès 1922, à l'occasion du centenaire de la **célèbre Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques** (27 septembre 1822), dans laquelle **J.F. Champollion** rendait publique sa méthode de déchiffrement des hiéroglyphes égyptiens¹³. Il se trouve que cet anniversaire coïncide aussi avec le centenaire de la naissance d'**Edwin Smith**, dont on nous dit qu'il fut l'un des tous premiers étudiants au

¹³ “*The Edwin Smith Papyrus*”, New York Historical Society Quarterly Bulletin Vol. VI, N° 1 April 1922; “*The Edwin Smith Papyrus: Some Preliminary Observations*” by James Henry Breasted, in *Recueil d'Études Égyptologiques dédiées à la Mémoire de Jean-François Champollion*, Paris 1922.

monde à avoir entrepris d'apprendre l'égyptien ancien, peu après la diffusion de la brillante découverte de **Champollion le Jeune** ! On comprend mieux, dès lors, son intérêt soutenu pour les manuscrits de l'Égypte pharaonique et qu'il ait pu être le propriétaire des deux principaux papyri médicaux antiques... **Louis Pasteur** ne disait-il pas qu'en science, « *la chance ne sourit qu'aux esprits préparés* » ?

3.2. Le contenu du Papyrus Edwin Smith

À présent, venons-en au texte lui-même. À commencer par le titre qui annonce chaque cas présenté :  šs3w (*shesaw*) traduit par « *practices* » en anglais (**Breasted**) et « *descriptif (médical)* » en français (**Bardinet**), mais qui signifie plus précisément « *savoir tiré de l'expérience pratique* », selon le **Dr David T. Mininberg**.

Si les huit premiers cas concernent des lésions de gravité croissante de la **voûte crânienne** (de la banale plaie cutanée à la fracture du crâne ouverte ou fermée), les dix-huit suivants (les cas 9 à 27) portent sur des **blessures de la face**, du **front** à la **mandibule**, en passant par l'**arcade sourcilière**, la tempe, la **lèvre** et le **menton**.

Viennent alors les **lésions du cou**, de la **gorge** à la **clavicule** (cas 28 à 35), suivies des **fractures du membre supérieur** (cas 36 à 38), pour finir avec les **affections thoraciques, infectieuses ou traumatiques** (cas 39 à 47).

Quant au quarante-huitième et dernier cas, relatif à une atteinte vertébrale à type de « *fêlure* » (**Bardinet**) ou « *pulled vertebra* » (**Breasted**), sa présentation est inachevée, le scribe copiste s'étant interrompu au milieu d'une phrase !

Voilà pour le recto de ce papyrus capital. Il existe, en effet, un verso de ce document, transcrit par la plume du même scribe pour l'essentiel, mais qui propose au « *wab* » de **Sekhmet** d'une part huit « *incantations/spells* » de protection individuelle ou collective contre diverses nuisances (air pestilentiel, fièvre, troubles mentaux et émotionnels, mouche ou maladie), et d'autre part, diverses « *recettes/prescriptions* » pour troubles menstruels (1), soins cosmétiques (2), cure de jouvence (1) et « *hemorroids/affections anales* (1) ».

Tenons-nous en, pour l'instant, au seul traité chirurgical dont le protocole standardisé d'exposition des cas cliniques commence invariablement par la formule: « si tu examines une personne... », suivie d'instructions précises sur la conduite de l'examen physique qui se conclut sur un résumé syndromique. Dans certains cas compliqués, il est prescrit de renouveler l'examen clinique à distance. Vient alors l'énoncé d'un diagnostic, toujours accompagné d'un des trois éléments pronostiques suivants, précédés de la phrase: « *tu diras à son sujet* » qu'il s'agit tantôt « *d'un mal que je traiterai* » (30 cas), tantôt « *d'un mal que je combattrai* » (8 cas), et tantôt « *d'un mal qu'on ne peut traiter* » (14 cas). La présentation du cas se termine enfin, le cas échéant, par des indications thérapeutiques

détailées à l'intention du  « *swnw* » médecin-praticien.

Il est difficile d'affirmer avec certitude que nous sommes en présence d'un manuel de formation à usage académique ou pratique, ou bien d'un traité de chirurgie de guerre ou d'accidents du travail sur les chantiers de Pharaon.

On peut, par contre, souligner que la méthode d'exposition décrite, vieille de plusieurs millénaires, demeure en vigueur jusqu'à présent dans les facultés de médecine contemporaine, où les candidats au concours d'internat des hôpitaux modernes ne seraient nullement dépayés devant la question : « *traumatismes cranio-encéphaliques : signes, diagnostic, traitement* ».... Un omnipraticien contemporain y reconnaîtra la démarche clinique rigoureusement scientifique de notre confrère égypto-nubien de l'antiquité.

Revenons au texte pour étudier plus en détail quelques-uns des cas présentés. Ainsi, le tout premier, partiellement reconstitué à l'aide de la glose explicative, traite d'une « *plaie de la tête atteignant l'os du crâne sans béance* », un mal que l'on peut soigner avec un « *pansement de viande fraîche le premier jour (...) ensuite avec des tampons végétaux, de la graisse et du [miel], chaque jour, jusqu'à ce qu'il guérisse* ».

Cependant, l'intérêt majeur de ce cas, somme toute banal, réside dans la glose explicative qui éclaire le sens de l'examen physique et justifie la longue citation qui suit :

« (...) L'acte d'examiner est [comme] faire le bilan de choses quelconques avec les doigts pour [...]. L'acte de mesurer des choses avec une mesure de grain est [...]. Faire le bilan des endroits atteints, afin de [...] le cœur/haty  h3ty. Il y a des conduits /met  mt de lui pour chaque endroit du corps. [Quant à] ceci, tout prêtre de **Sekhmet**, tout médecin, qui met les mains ou les doigts, [sur la tête, sur la nuque, sur les mains, sur le cœur de l'intérieur /ib , sur les jambes, il mesure le cœur/haty, car il est avéré (...) qu'il (le cœur/haty) parle devant chaque conduit/met de chaque endroit du corps. (...) ».

Le praticien aura pu reconnaître la palpation des pouls des divers vaisseaux artériels. Tandis que, dans le **cas n° 4**, d'une « *plaie béante de la tête avec fente des os du crâne* », le patient « qui perd du sang par les narines et les oreilles, qui est atteint de raideur à la nuque », le praticien est devant « un mal qu' [il] combattrà » et « ne doit pas le panser ». « *Laisse-le à son pieu d'amarrage, jusqu'à ce que passe la période douloureuse. Rester assis est le traitement.* »

Idem, pour le cas suivant, **n° 5**, de « *plaie béante avec fracture du crâne* », qui est un mal qu'on ne peut traiter et donc à ne pas panser, mais une glose fait référence à un « traité des plaies » aujourd'hui disparu.

Le **cas n° 6** d'une « *plaie béante de la tête avec éclatement du crâne exposant la moelle* », est également « un mal qu'on ne peut traiter, mais les données de l'examen mentionnent et la méninge ("à l'intérieur du crâne, la membrane qui enveloppe la moelle, de sorte que l'éclatement ouvre une brèche au fluide qui est à l'intérieur de la tête") et la fontanelle (tu devras sonder la plaie et constater que cet éclatement qui est dans le crâne est semblable à ces concrétions qui se produisent dans du métal en fusion - les éléments qui sont là frémissant et battant sous tes doigts comme la partie déprimée du sommet du crâne d'un enfant avant qu'elle ne se complète »).

De même, le cas **n° 7** de « *plaie béante de la tête avec perforation des sutures du crâne* » prévoit des alternatives diagnostique, pronostique et thérapeutique, respectivement favorable et défavorable, avec description du trismus « *tu l'obligeras à lever son visage, alors qu'il lui est douloureux d'ouvrir la bouche, alors qu'il est trop faible pour (pouvoir) parler. Si tu observes que la salive pend à ses lèvres sans toutefois tomber (...) alors qu'il n'est plus capable de regarder ses épaules et sa poitrine...* ».

Par contre, dans le cas n° 8, d'« éclatement du crâne sous le revêtement cutané » (fracture masquée du crâne), « tu devras sonder la plaie et constater un gonflement proéminent sur le dos de cet éclatement du crâne, alors que l'œil situé du côté atteint par cette lésion du crâne est déformé, et que l'homme marche en traînant le pied situé du côté atteint par cette lésion du crâne », il s'agit d'un mal qu'on ne peut traiter.



Papyrus Edwin Smith - Cas n° 7 : «Plaie béante de la tête avec perforation des sutures du crâne».
Texte écrit en hiératique. Publié par Gonzalo M. Sanchez & Edmund S. Meltzer, *The Edwin Smith Papyrus. Updated Translation of the Trauma Treatise and Modern Medical Commentaries*, Atlanta, Lockwood Press, 2012.

Le cas n° 9 suivant, concernant une **plaie du front avec éclatement de l'écaille du crâne**, est le seul et l'unique de ce papyrus dont le traitement, (une préparation à base d'œuf d'autruche, malaxé avec de la graisse et placé sur la plaie recouverte d'une compresse, dans le but de la sécher, à enlever le troisième jour), est accompagné d'une incantation du médecin à **Horus** et sa mère **Isis**.

Sautons les divers cas de lésions des os et des parties molles de la face et du cou, sauf pour signaler la mention d'un « *Livre de l'embaumeur* » (cas n° 19) et surtout le **cas n° 25** relatif au **désajustement/déboîtement de la mandibule**. L'examen « constate que sa

bouche est ouverte, sa bouche est incapable de se fermer, tu devras placer tes pouces aux extrémités des deux griffes de la mandibule, à l'intérieur de sa bouche et tes autres doigts sous son menton. Tu les feras (les griffes) aller vers le bas de sorte qu'elles soient remises en place. Tu devras le panser avec de l'imrw, du miel, chaque jour jusqu'à ce qu'il aille bien ». Voici donc une réduction orthopédique d'une luxation ou subluxation de l'articulation temporo-mandibulaire.

Le **cas n° 31** concerne un désajustement/déboîtement d'une vertèbre du cou. A l'examen, « tu constates qu'il n'a plus conscience de ses bras et de ses jambes à cause de cela, alors que son phallus est en érection à cause de cela, alors que l'urine est tombée de son membre sans qu'il en ait eu conscience, alors que sa chair a reçu de l'air, alors que ses yeux sont injectés de sang ; mais si c'est la vertèbre du milieu de son cou qui est désajustée, c'est une émission de semence qui se produit à son phallus (...) Tu diras à ce sujet un mal qu'on ne peut traiter. » Voilà, a contrario, un diagnostic de tétraplégie par luxation d'une vertèbre cervicale (post-traumatique par tassement dans le cas n° 33) avec troubles sphinctériens et pronostic d'incurabilité, qui restent valables cinq mille ans plus tard, et le demeureront tant que les neurosciences contemporaines n'auront pas fini de maîtriser la technologie du clonage des cellules souches.

Le **cas n° 35** présente une **double fracture de la clavicule** avec déplacement, traitée orthopédiquement : « Tu l'installeras sur le dos, avec quelque chose de plié entre ses deux épaules. Puis tu devras le tirer par les deux épaules pour étendre les deux régions des os claviculaires jusqu'à ce que cette fracture tombe à sa place. Alors tu lui prépareras deux attelles (recouvertes) de lin. Tu placeras l'une des deux à l'intérieur de son bras, l'autre étant (placée) à la partie inférieure de son (même) bras. Tu devras la panser (la fracture) avec de l'imrw, puis tu devras la soigner ensuite avec du miel, chaque jour, jusqu'à ce qu'il aille bien. » La conduite à tenir est tout autre pour le **cas n° 37** d'une **fracture ouverte du bras**. Mais, il faut provisoirement s'en arrêter là.

4. Conclusion

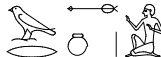
Pour être en mesure d'apprécier la valeur et la portée de ce papyrus unique en son genre, il convient de revenir sur l'intrépide quête de connaissance entreprise par **Champollion le Jeune** se heurtant aux préjugés de son époque, notamment dans le monde académique. Relisons sa lettre à son frère aîné, **Jacques Joseph**, antérieure à sa croisière sur le Nil, d'Alexandrie à Abou Simbel : «...Un paquet inattendu, et qui m'arrivait par je ne sais qui, m'a jeté dans des recherches que je n'ai pas encore terminées mais dont j'attends de beaux résultats, c'est la connaissance pleine et entière de tout le système de numération et de notation du temps, dans les trois écritures égyptiennes. Je puis t'annoncer que ces points-là sont décidément dans ma main. Il ne reste plus qu'à les ramasser, et c'est encore dans mon fumier de papyrus que j'en retrouve tous les matériaux (...) »¹⁴. Dans ces conditions, il est légitime de s'interroger sur la masse de données scientifiques et techniques de l'Antiquité africaine qui ont disparu de la sorte dans autant de « fumier de papyrus »...

Cependant, quelles déductions peut-on inférer de l'étude de ce seul **Papyrus Smith** ?

¹⁴ Jean Lacouture, *Champollion : une vie de lumières*, Paris, Grasset - Pasquelle, 1988, p. 338.

- *Primo*, l'évidence que le sens de l'observation clinique fine était un acquis de la médecine égypto-nubienne dès la plus haute antiquité.
- *Secundo*, le fait que la méthode d'analyse diagnostique des anciens praticiens africains reposait sur un corpus de connaissances anatomiques et physiologiques constituées, faisant l'objet d'un mode de transmission organisé et systématisé.
- *Tertio*, que ce savoir accumulé au fil des siècles et des millénaires a permis l'éclosion d'un art thérapeutique opératoire dont l'efficacité faisait la fierté de l'Etat pharaonique et l'admiration des contemporains de cette époque reculée qui, au-delà de la vallée du Nil, en ont fait un modèle d'inspiration et une source durable d'imitation et d'instruction.

C'est pourquoi, dès l'orée de la basse époque correspondant à la XXVI^{ème} *dynastie saïte*, caractérisée par la perte de la souveraineté nationale au profit des envahisseurs étrangers, la préservation partielle et même le développement relatif de ce savoir indigène pourront se poursuivre, en dépit d'une série de catastrophes majeures inaugurées avec le sac de la capitale Thèbes par les Assyriens (664 av. notre ère). Cette survivance pluriséculaire sera rendue possible sous la XXVII^{ème} *dynastie perse* (525-404 av. notre ère) par le roi **Darius**

I^{er}, successeur de **Cambyse**, qui va ordonner au *wer swnw* (chef-médecin)  *wr swnw*, *Wedja-Hor-Resnet*, de restaurer *per ankh* (la maison de vie), en donnant la priorité à « l'art de revivifier tout malade ».

De même, sous la domination grecque et dès la période macédonienne, ce sont des villes créées dans le Delta du Nil, Naucratis puis Alexandrie, qui seront les foyers de transmission massive des savoirs ancestraux égypto-nubiens aux autres peuples du bassin méditerranéen. Fondée en 331 avant notre ère par le conquérant grec **Alexandre Le Grand**, la ville d'Alexandrie va ainsi s'ériger rapidement et durablement, tout au long de la *période ptolémaïque*, (305-30 av. notre ère) en principal centre intellectuel et scientifique du monde hellénistique¹⁵.

Pour notre domaine d'intérêt, en particulier, c'est dans l'École médicale d'Alexandrie que se distingueront entre autres l'anatomiste **Hérophile de Cnide**, « l'évangéliste de l'anatomie » selon **Fallope**, ou le thérapeute **Erasistrate**, pourtant élèves de la nouvelle *École Hippocratique*... Mais, dès cette époque, l'on peut déjà déceler une certaine régression de l'esprit humaniste de la « *maât* » africaine, qui avait jusque-là prévalu en Égypte, au profit d'un « rationalisme » utilitaire culturellement eurasiatique. D'une part, dans le fait que les travaux d'**Hérophile** en neuro-anatomie par exemple reposent sur la vivisection humaine (dissection sur des personnes vivantes) notamment sur des « criminels » fournis par les rois **Ptolémée 1** et **2**... Autre indice révélateur, le fait de signer personnellement une œuvre ou d'associer le nom d'un individu à une « découverte », tel le « presseur d'**Hérophile** » dans le cerveau.

Sous la domination romaine également (de -30 à 323 de notre ère), les travaux de **Celse** (*De arte medica*) et de **Galien de Pergame** serviront, parmi tant d'autres, d'abord à faire connaître le mouvement scientifique de l'*École d'Alexandrie* dans le monde antique méditerranéen, en matière de médecine et de pharmacopée, comme de chirurgie.

¹⁵ Théophile Obenga, *L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie: histoire interculturelle dans l'Antiquité*, Paris, Khepera/L'Harmattan, 2005.

C'est dire la perte incommensurable et le tort majeur causé au patrimoine culturel de l'humanité par les incendies répétés des **Bibliothèques d'Alexandrie**: successivement celle du *Bruchium* par César en 47 avant notre ère (400 000 volumes) et à nouveau par Aurélien qui fit raser tout ce quartier en 270 A.D., ensuite celle du *Sérapéum* par les Byzantins en 391 A.D. (environ 300 000 volumes) et enfin par les conquérants arabes du **Calife Omar** qui, en 641 A.D., fera brûler les débris qui en restaient... Il y a lieu de souligner que si la fondation des Bibliothèques d'Alexandrie fut bien l'œuvre des conquérants grecs, près de deux siècles après la mort d'**Hippocrate**, (réputé avoir vécu 104 ans) il reste que les spécialistes de la Collection Hippocratique admettent qu'« *une portion considérable n'est pas une production de l'auteur lui-même* », selon le **Dr Emerson Crosby Kelly**¹⁶. Outre des écrits de l'École contemporaine de *Cnide*, rivale de celle de *Cos*, des ouvrages bien antérieurs à la naissance d'**Hippocrate** y ont été incorporés, en particulier dans le *Livre des Pronostics*.

Quoi qu'il en soit, si l'on s'en tient à la période historique qui nous intéresse ici, force est de reconnaître que ce sont les Chrétiens de Constantinople, capitale du nouvel empire romain d'Orient, qui vont donner le coup de grâce à la culture antique égypto-nubienne avec la destruction des temples, l'interdiction des cultes « païens », la fermeture des écoles de scribes et l'abolition du démotique (forme cursive de l'écriture hiéroglyphique sacrée), par l'empereur **Théodose** en l'année 392 de notre ère. Une série de mesures qui, à terme, va entraîner la disparition brutale de la plus brillante civilisation de l'Antiquité, dont seuls quelques vestiges ont pu parvenir jusqu'à nous. Un exemple en est donné par le **caducée** de l'*Ordre des Médecins*, qui renvoie au bâton de *Thot/Djewty*, le Dieu des sciences, le Patron des scribes et des médecins. À l'inverse, c'est tout naturellement dans son berceau africain d'origine que l'on retrouvera des archétypes culturels et des données anthropologiques témoignant d'une indéniable filiation historique.



Thot-Djehouty tenant dans sa main gauche deux bâtons autour desquels s'enroule deux serpents dont la tête porte respectivement les couronnes blanche et rouge de Haute et Basse-Égypte. Sa main droite tient la croix *ankh*, symbole de la vie. Temple de Thoth à Khemnou (Hermopolis), en Moyenne Égypte.

¹⁶ Francis Adams, *The Genuine Works of Hippocrates: Translated from the Greek*, The William-Wilkins Company, 1939.

Écoutons **Cheikh Anta Diop**: « Bien que Galien fût un habitué de la bibliothèque du temple de Memphis, où il fût le dernier savant grec, six siècles après Hippocrate, à consulter les annales d'Imhotep, le rayonnement de la civilisation égyptienne était en passe d'être oublié et Rome dominait le monde. »¹⁷ Pourtant, « Rome était l'héritière de l'Égypte hellénistique et par-delà celle-ci de la glorieuse Égypte pharaonique »¹⁸.

Et, puisque les miracles n'existent pas en science, il est possible de démontrer, faits et documents à l'appui, que le grand courant civilisateur dans l'histoire de l'humanité a suivi l'itinéraire : « Égypte pharaonique - Grèce ancienne - École d'Alexandrie - Monde gréco-romain – Monde arabe – Moyen Age – Temps Modernes occidentaux. Dans cette chaîne culturelle et historique, l'École d'Alexandrie a joué vraiment la jonction entre l'Orient et l'Occident, bien avant les Arabes. »¹⁹ L'histoire de l'élucidation du système circulatoire sanguin, depuis les pouls périphériques de la grande circulation par le clinicien africain antique, jusqu'à sa démonstration expérimentale par l'Anglais **William Harvey** au XVII^{ème} siècle, en passant par la mise en évidence de la petite circulation par l'Arabe **Ibn an-Nafis** au XIII^{ème} siècle, en est une parfaite illustration en matière médicale.

L'objet de la seconde partie de cette étude, consacrée aux périodes qui s'étendent de la fin de l'ère africaine à nos jours, sera précisément d'établir dans quelle mesure les leçons du passé ancien ou récent peuvent-elles servir à éclairer notre futur médico-sanitaire collectif, en ce XXI^{ème} siècle débutant et menaçant.

❑ L'auteur :

Dialo DIOP, Docteur en Médecine et Docteur ès Sciences Biologiques, enseigne la virologie à la Faculté de Médecine, de Pharmacie et d'Odonto-Stomatologie de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar (UCAD). Il s'est initié à la langue égyptienne ancienne dans le cadre du Cours de hiéroglyphes de l'association Khepera.

¹⁷ Cheikh Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p 277.

¹⁸ Jean Leclant, *Méroé et Rome*, 1984.

¹⁹ Théophile Obenga, *L'Égypte, la Grèce et l'École d'Alexandrie : histoire interculturelle dans l'Antiquité*, Paris, Khepera-L'Harmattan, 2005.